

Spt. 1977

ART

LA BIENNALE DE PARIS : POUR CEUX QUI NE REDOUTE PAS L'AVANT- GARDE



Elle a dix ans. Cela commence à être une grande fille. La Biennale de Paris existe depuis près de vingt ans. Elle se tiendra au Musée d'Art Moderne et au Musée de la Ville de Paris du 15 septembre au 1^{er} novembre.

La Biennale est une photographie de tous les mouvements qui agitent à un moment donné le monde de l'Art. C'est pourquoi elle présente des réalisations parfois imparfaites, inachevées mais toujours symboliques. Elle a été fondée en 1959 par Raymond Cogniat qui vient de mourir cette année. Cela explique que cette dixième biennale a tendance cette année à s'arrêter un instant et à jeter un regard en arrière pour mesurer le chemin parcouru. Une importante partie de l'exposition sera consacrée aux cinq premières biennales. Cette rétrospective permettra au public

de redécouvrir les œuvres de plus de 100 artistes qui, bien que contestés à l'époque, se sont révélés plus tard caractéristiques de l'évolution de l'Art contemporain. Un audiovisuel composé de diapositives des œuvres de 50 artistes et d'autre part de documents et extraits de presse, permet de replacer chaque biennale dans son contexte et de restituer l'ambiance de l'époque. La première biennale de Paris en 1959 fit couler beaucoup d'encre. Elle fut d'une qualité exceptionnelle. En particulier pour la France, elle consacra l'essor d'un certain paysagisme abstrait. Le « Pop Art » y fait sa première apparition. Yves Klein et Jean Tinguely soulèverent la risée du public et de la presse. Et pourtant ! Que de chemin parcouru depuis le discours d'inauguration d'André Malraux jusqu'à cette biennale de septembre 1977.

Un lieu de rencontre

Mais cette manifestation reste, comme le disait son fondateur « un lieu de rencontre et d'expériences pour les jeunes, un lieu ouvert aux incertitudes et aux espoirs. Cette année comme d'habitude seront exposées des créations artistiques d'avant-garde venant des quatre coins du monde, œuvres de 102 artistes de moins de 35 ans. Mais y seront ajoutés deux nouveautés particulièrement intéressantes : une vaste enquête culturelle sur la création artistique en Amérique latine à travers les œuvres d'artistes d'Argentine, du Brésil, de Colombie, du Mexique, de l'Uruguay et du Venezuela. Et pour la première fois une section vidéo dont la réalisation a été assurée par « Cable Arts » de New York qui présentera au public parisien les divers aspects de ce monde d'expression, comme la « vidéo sculpture » et la « vidéo-film ».

Dans une exposition de tableaux d'avant-garde, il faut s'attendre à voir bien d'autres choses que de la peinture. Bien souvent les œuvres sont composées de montages, collages à base de photos, textes et documents. Parmi ceux-ci, les travaux de Raymonde Arcier ne manqueront pas de faire réfléchir les visiteuses. Il s'agit d'un chandail de 4 m sur 3, cloué à plat manches écartelées. Sur ce fond, l'artiste accroche tout ce que son imagination lui souffle. Symbole du labeur féminin rehaussé au niveau artistique. Elle dit elle-même : « C'est en quelque sorte une façon de me libérer du travail ménager, en le faisant gigantesque. » Étrange raisonnement... Le travail ménager existe, on le fait sans s'y attarder, l'ériger en Art... Il y a là un pas que les féministes semblent sauter allègrement, d'autres femmes hésiteront peut-être à les imiter.

Un monde d'avant-garde

Tout au long de la biennale auront lieu des performances, des spectacles, des concerts. Cette manifestation en effet, se veut moins une exposition au sens traditionnel du mot qu'un lien actif de confrontation des multiples expressions plastiques contemporaines. La Biennale pour les amateurs d'art contemporain, c'est un point de rencontre. Pour le grand public, c'est une fantastique promenade qui aiguise sa sensibilité, provoque son imagination, désoriente sa raison... C'est un contact avec le monde marginal de l'avant-garde. Et c'est sans doute là la plus grande qualité de la Biennale : faire un effort pour combler le fossé qui existe entre les créateurs... et les autres... ■ J. D.

INFORME

46 rue des Acacias
75017 - PARIS

24 Sep 1977

La Biennale de Paris, un grand puzzle en désordre

Les œuvres inouïes de 150 artistes
venus des quatre coins du monde.

Dès l'extérieur la manifestation commence. Face à la Seine, l'esplanade est occupée par une vaste structure linéaire de câbles métalliques entrecroisés et rythmés verticalement par des fils à plomb. Elle est d'un jeune Yougoslave installé aux U.S.A. Yuri Schwebler. À côté, une caravane acier décorée de cordages de miroirs, de crânes de taureaux avec un « Texas » grand comme ça écrit sur les ailes. C'est le travail de Robert Wade. Texan. Moitié musée itinérant, moitié chapelle sur roues, c'est une sorte d'espace mythique et mythologique, un repaire ou un refuge.

De part et d'autre les bâtiments. À gauche le musée d'art moderne de la Ville de Paris, à droite l'ex-musée national rebaptisé Palais de Tokio. Tous deux remplis jusqu'à ras bord des œuvres hétéroclites, surprenantes, confuses, foisonnantes, inouïes de presque 150 artistes invités et venus des quatre coins du monde. C'est la Biennale de Paris 1977.

Quand l'artiste se donne au culte

Deux extrêmes, si l'on peut dire, semblent encadrer l'ensemble de la création. D'un côté ceux qui accordent crédit à l'œuvre jusqu'à rechercher le discours le plus neutre possible de l'autre les artistes qui jouant jusqu'au pathos de leur propre culte essayent avec insistance d'affirmer leur individualité. Le cas de Colette paraît en ce sens exemplaire peut-être parce que le plus efficace esthétiquement. Cette jeune Américaine a reconstitué au sein de la Biennale une sorte de chambre close entièrement tapissée d'oripeaux soyeux y compris meubles et lits. Tout y baigne dans une lumière glauque blanche et beige. Abritée derrière des drapages de tulle Colette mollement étendue sur son lit s'offre au regard des spectateurs voyeurs qui pénètrent dans la chambre comme dans un sanctuaire. L'artiste se défie et se donne au culte. Sa quotidienneté et sa névrose s'étale. L'art c'est la vie.

Aux Antipodes, le travail de Noriyuki Haraguchi qui présente une sculpture simplement constituée d'un vaste plan rectangulaire faisant miroir et d'une plaque métallique suspendue perpendiculairement au plan effleu-

rant sans la toucher la surface huileuse et s'y reflétant. Réduit, jusqu'à l'économie, aux moyens les plus primaires de la sculpture, pour en atteindre l'ossature du vocabulaire, le travail d'Haraguchi s'impose simplement par sa présence.

Loin des écoles face au pluralisme

Entre les deux toutes les possibilités sont exploitables et exploitées. De toutes les manières, sous toutes les formes, avec tous les médias, peinture, scul-

pture, photo, vidéo, environnement, dans toutes les directions. Apparemment aucun lien entre les artistes exposés. On est en face de 150 individualités. Si l'on ne peut dégager de grands courants, quelques constatactions parcellaires peuvent être tirées.

Première constatation : la place de plus en plus grande occupée par la photographie et par tous les problèmes qui lui sont spécifiques. Ainsi des travaux jouent sur les rapports entre image, illusion et réalité (notez l'environnement de Tim Head), d'autres introduisent la notion de temps dans l'image en proposant sous forme de séquence le constat attentif des gestes quotidiens (Eve Sonneman ou Yakov Rosebalt).

D'autres encore interrogent l'espace propre à la photographie (John Hilliard par exemple,



Un dessin de Bush Holly Head

portance maximale des travaux marginaux dont le plaisir ou l'humour semblent être les seuls mobiles. Ainsi ces étranges sculptures de champignons de l'Américain Canole ou les décollages de murs de Dorothee von Windheim ou le curieux environnement de lumière de Jared Bark.

Riches et informelles la Biennale surprend et agace, et le public ne manquera pas d'être surpris, irrité et dérouté par tout ce qui s'offre à son regard. La confusion apparente de tout ce qui est présenté n'en facilite d'ailleurs pas l'accès. Mais c'est cet eclectisme et ce côté touffu qui sont les meilleurs atouts d'une biennale qui tend de plus en plus à s'affirmer internationalement. Elle a déjà un public jeune essentiellement. L'important est de montrer. Cela suffit à la justifier.

Pierre Faveton